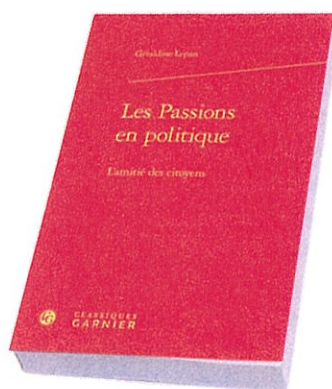


Les lectures d'Alain de Benoist Cartouches



De l'amitié politique

L'amitié ne désigne pas seulement une relation personnelle, elle peut être aussi une norme sociale liée au rapport des citoyens à la collectivité. Contrairement à l'amour, qui peut être à sens unique, elle implique la réciprocité. « S'interroger sur l'amitié, écrit Géraldine Lèpan, revient ainsi à placer la question de la réciprocité au cœur de la réflexion politique. » Chez Aristote, la *philia* s'enracine dans la socialité naturelle de l'homme. Consistant en une communauté de mœurs et d'opinions, elle est le lien social privilégié qui permet d'éviter la *stasis* (la discordance, la lutte des factions, la guerre civile) : « Sans *philia* entre les citoyens d'un même pays, il n'est pas possible qu'il y ait quelque chose comme une cité, c'est-à-dire quelque chose qui ait une unité. » Or, à partir de Hobbes, le principe du contrat social postule que les hommes ne sont pas faits pour vivre ensemble spontanément : les rapports sociaux sont rapportés à une simple convention utilitaire, qui fait de la vie en société le résultat d'un choix dicté par la peur ou l'intérêt. Entre l'Antiquité, qui faisait de la *philia* le fondement de la vie civique, et la modernité qui tend à la reléguer dans l'espace privé, une révolution s'est donc produite, « qui repose à la fois sur la rationalisation du monde, sur l'individualisation des personnes et la séparation entre le public et le privé ». C'est à l'étude de cette révolution qu'est consacré ce livre, qui analyse avec autant d'érudition que de finesse les effets

des théories du contrat social. D'un côté, « dans une société concurrentielle, les lois de l'amitié sont rompues par la poursuite de l'intérêt, et le lien social s'affaiblit ». De l'autre, chez Rousseau (qui oppose l'amitié à la sociabilité des Lumières), puis chez Durkheim, l'amitié réapparaît, mais sous la forme d'un idéal de « fraternité » et de « solidarité » plus abstrait. Une rupture dont on n'a pas fini de constater les conséquences. **A. B.**

Géraldine Lèpan, *Les passions en politique. L'amitié des citoyens*, Classiques Garnier, 474 p., 38 €.

La diversité des écosystèmes

Serge Moscovici ironisait en 1980 sur un mouvement écologiste qui, disait-il, procède « comme une éponge, il absorbe tantôt des trucs venus de la biologie, tantôt de la sociologie, sans se demander au fond quelles sont leurs significations ». Jugement sévère, mais pas totalement dénué de fondement. L'essai de Jean Jacob, qui constitue une excellente introduction à la pensée des différents théoriciens de l'écologie – d'Ernst Haeckel, Henry David Thoreau, Bernard Charbonneau et Rachel Carson à Robert Hainard, Françoise d'Eaubonne et Edward Goldsmith en passant par René Dumont, Arne Naess, Günther Anders, James Lovelock, Ivan Illich, Bruno Latour et bien d'autres –, montre lui aussi que « cette nébuleuse est elle-même traversée par des théories aux postulats parfois différents, qui débouchent sur des conséquences parfois opposées ». Les principaux débats portent sur la technique et le « développement », la critique de l'anthropocentrisme, les rapports entre nature et culture, la place de l'homme au sein du vivant. On peut bien sûr y voir une preuve de vitalité. L'auteur, néanmoins, ironise un peu lui aussi, ce qui montre qu'il n'est pas dupe, quand il écrit dans sa conclusion : « Il n'y a sans doute que dans le champ de l'écologie

politique que l'on peut à la fois plaider pour une régulation prompte des questions environnementales et encenser parallèlement une démocratie indéfiniment horizontale ; [...] en appeler au sursaut de l'espèce tout en reconnaissant à chaque individu une sphère indestructible d'indépendance ; s'esbaudir devant les coutumes liberticides des peuples traditionnels et s'émouvoir des réprimandes infligées à un enfant ; réclamer une stricte égalité des droits entre les genres et encenser la douceur des femmes. » L'unification des points de vue n'est sans doute pas pour demain. **A. B.**

Jean Jacob, *Figure(s) de l'écologie. De la science à la politique*, Le Cavalier bleu, 276 p., 22 €.



L'emprise du discrédit

Crise de la représentation, fossé séparant désormais le peuple et la classe politique, le discrédit suscite aujourd'hui une défiance généralisée : « Face au "cercle de la raison" qui avait conduit le monde à la crise de 2008 s'est constitué un "cercle du discrédit" enflammé par la colère des peuples. » Mais Christian Salmon ne se borne pas à faire ce constat. Il donne au mot « discrédit » une portée plus large en s'interrogeant sur « les médiations par lesquelles ce principe s'impose à tous les niveaux discursifs et symboliques comme le trait distinctif d'une époque » – à tel point que « la laideur, l'infâme, l'indigne sont devenus *désirables*

dans nos sociétés ». Qu'il s'agisse de parler de Macron (« un atelier théâtre à lui seul ») ou de la génération TikTok à travers Bardella (« une sorte de robot conversationnel »), d'évoquer la « sémiologie du bling-bling » et le selfie comme « stade ultime de l'incarnation », ou encore de décrire la façon dont les journalistes se sont transformés en *factcheckers* (« le décryptage prétend dévoiler l'essence de la politique alors qu'il la vide de ses enjeux historiques et sociaux »), l'auteur décrit brillamment une spirale qui ne s'arrêtera plus, faisant appel au passage à la « viralité » selon Baudrillard, ou à la théorie des fractales de Mandelbrot, qui permet d'éclairer la « loi de gravitation symbolique qui attire tous les référents culturels vers le bas ». Surtout, il met ses pas dans ceux de Roland Barthes qui, dans ses *Mythologies* (1957), avait déjà su lire dans les choses les plus ordinaires des significations très profondes. La différence est qu'aujourd'hui, « les mythologies trouvent leur source, non pas dans la croyance collective, mais dans le discrédit qui n'a pas cessé de corroder l'imaginaire collectif ». D'où cette question : « Qu'en est-il du mythe lorsque l'incrédulité est générale et que le soupçon frappe tous les discours autorisés ? » **A. B.**

Christian Salmon, *L'empire du discrédit*, Les Liens qui libèrent, 286 p., 22,50 €.

